

que nous faisons le procès, c'est à nous-mêmes ; c'est comme si nous disions : Ma faculté de sentir s'est épuisée, mon ardeur pour les grandes choses s'est refroidie. Que ceci nous rende plus circonspects dans nos critiques.

Si nous sommes à la veille d'une révolution dans l'ordre musical ; si, dégoûtés de la vérité en musique, nous avons soif de mélodies faciles, ce n'est pas par cette raison que tout doit avoir une fin en ce monde, et que, ainsi que toute chose, le règne de Meyerbeer ait assez duré. Sans doute, puisque, d'après le mot de Tacite, si fréquemment cité, quinze ans constituent en politique un long espace de temps, *longe ævi spatium*, sans doute vingt-cinq ans peuvent bien former, en musique, une période assez longue, pour donner au parterre le droit de demander des émotions nouvelles. Mais c'est là la petite raison de notre changement. La vraie raison est en nous-mêmes. Il y a, en effet, dans le monde des belles-lettres et des beaux-arts, un temps d'arrêt bien propre à attrister tous ceux qui s'inquiètent encore des destinées morales de la patrie. L'esprit public est comme frappé de langueur de prostration. Tous nos artistes, quels qu'ils soient, peintres ou sculpteurs, littérateurs ou musiciens, tous vivent de leur passé : on refait ses tableaux et on réédite ses livres. L'activité matérielle prévaut et fait taire les voix de l'esprit. Est-ce un bien, est-ce un mal ? La question mériterait d'être traitée ; dans tous les cas, ce n'est pas dans un coin de feuilleton que je viendrai, à l'exemple de tant d'autres, glisser un lieu commun de rhétorique contre l'industrie de ce temps et la confondre avec le matérialisme ; je me borne à affirmer ceci : le niveau des esprits a baissé ; donc la grande musique, la musique sérieuse et forte a moins de chance d'être écoutée qu'autrefois, et cela est vrai, en littérature comme en musique, en philosophie comme en histoire.

Aussi, pour ceux qui, comme nous, rattachent leurs premières impressions musicales au souvenir des premières représentations de *Robert-le-Diable*, Meyerbeer reste un maître à part. Ses œuvres sont comme empreintes d'une saveur particulière ; elles ne portent pas seulement le cachet personnel de leur auteur ; en dehors du mérite intrinsèque, si original et si profond, elles ont celui d'être, en quelque sorte, la traduction du génie de l'époque où elles ont paru. Elles sont marquées du sceau collectif qui ne manque jamais aux grandes œuvres. En ce sens il est vrai de dire que la musique de Meyerbeer est le commentaire même de la littérature contemporaine ; elle en est inséparable. Pour ma part, je ne saurais assister à une représentation du troisième acte des *Huguenots*, entendre l'air du *couvre-feu* sans songer aussitôt à la *Notre-Dame-de-Paris* de Victor Hugo. Tout le moyen-âge, dont on a tant abusé de 1830 à 1840, revit dans ces airs